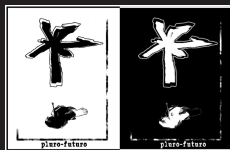


Laurent Gervereau



Un réseau d'écologie sociale,
critique, expérimentale,
diverse, évolutive



What is SEE ?

Le plus emmerdant dans la vie est de se définir. J'ai toujours eu horreur de répondre à ces questions idiotes : Qui êtes-vous ? Que faites-vous ? J'ai tenté de les déjouer en prenant la vie comme une aventure éphémère, expérimentale, à découvertes successives. A l'instar de Roland Topor, je considère que le vieux con (cela peut advenir jeune) est celui qui ne s'étonne plus de rien, s'enferme blasé, perd toute curiosité.

Aujourd'hui, ayant réfléchi depuis des années (voir *Pour une philosophie de la relativité*, le grand roman écrit sur 30 ans *L'Homme planétaire* ou les essais d'écologie critique sur www.gervereau.com) à l'évolution de notre planète multipolaire, la question m'est à nouveau posée. A vrai dire, je n'ai pas beaucoup changé depuis les années 1970, ayant simplement beaucoup voyagé, pris conscience avec acuité des questions de pollutions planétaires, d'uniformisation des comportements et de nécessaire relativité des points de vue. Tout cela a été résumé en partie dans divers ouvrages proposés en ligne ou sortis sur papier et le texte « je suis pluriel » avec le petit sigle qui clignote sur gervereau.com.

A l'ère du précut et du digest, du slogan et de l'image de marque, beaucoup veulent des définitions simples pour « comprendre ». Le petit livre *Halte aux voleurs d'avenir !* sur www.fauteuiltronik.com a tenté de donner ces approches élémentaires, gratuitement en ligne grâce à un site jeune participatif. La notion amusante de « plurofuturo » y a été développée.

Mais Internet suscite des réactions (quotidiennes et du monde entier dans mon cas). Alors, j'ai écrit : « *Faut-il pour autant tirer de tout cela une traduction directement politique et programmatique, du genre « Planète juste et durable » ? Ou « Planète socio-écolo » ? Fédération des Libertaires Environnementalistes (FLE) ?* » On m'a pris au mot et le sigle SEE – amusant pour moi qui ait passé ma vie à étudier le visuel – a circulé au Brésil et au Canada pour caractériser ce courant de pensée : les « **Socio-Ecolo-Evolutionists** » (SEE). Pourquoi pas ?

Voici, dans ce petit recueil, quelques textes de base pour comprendre notre vision du monde. Ils complètent ce que vous pouvez trouver sur gervereau.com et fauteuiltronik.com. Faites circuler. Faites savoir, car les monorétros sont nombreux et forts de leurs certitudes. Un réseau mondial informel se constitue. Et puis, soyez libres, pensez par vous-mêmes et méfiez-vous de tous les gourous !

Ni mondialisation aveugle, ni bunkerisation conservatrice !

Imaginer une écologie culturelle

Le mot « écologie », on le sait, a été inventé comme discipline scientifique par le darwiniste Ernst Haeckel en 1866. Forgé à partir du grec ancien, il signifie *science* de la « maison », au sens de ce qui entoure les humains, *de l'environnement* en fait. La « culture » étant, elle, l'ensemble des activités humaines, elle s'oppose à priori à la « nature », donc à une partie importante de l'environnement. D'une certaine manière, si on poussait le raisonnement plus loin, écologie et culture ne se rencontreraient (dans leurs définitions premières) qu'autour du bâti ou de l'urbain, tout ce qui échappe à la nature. C'est très différent des deux malédictions qui ont frappé les rapports entre ces deux termes.



Une écologie culturellement réactionnaire ?

Le premier grand mouvement intellectuel européen qui a idéalisé la nature, au temps de l'industrialisation naissante, fut le Romantisme au début du XIX^e siècle. Pour connaître un nouveau mouvement aussi puissant, il faudra attendre les années 1930. En effet, après les années 1920 qui furent une « course au moderne » pour rebâtir à la suite du désastre de la Première Guerre mondiale, les années 1930 voient la mécanisation des campagnes se développer et surtout le travail à la chaîne dans les usines : le taylorisme ou fordisme. En réaction, les mouvements de gauche prônent le retour à la nature, comme le montre le film de René Clair *A nous la liberté!* en 1931, précurseur des *Temps modernes* (1936) de Chaplin. Ce sont les congés payés du Front populaire, le développement du naturisme. Mais les nazis et l'extrême-droite célèbrent aussi la nature (la montagne « pure »), l'effort (le film sur les jeux olympiques de Berlin en 1936 par Leni Riefenstahl) et le culte du corps.

Il n'est pas étonnant que Philippe Pétain ait soutenu le folklorisme (Frédéric Mistral et le musée Arlaten) et le mouvement des arts et traditions populaires (la beauté du geste de l'artisan, au temps des masses ouvrières dans les villes). Ainsi ces temps de pré-écologie politique sont marqués par deux tendances, qui restent comme autant de malédictions. D'abord, à la suite de Rousseau et du Romantisme, l'idéalisation intégriste d'une nature « pure », comme si l'être humain était le mal par essence et que la nature n'avait jamais évolué. Pas de transformations génétiques, pas de darwinisme, pas de disparitions ou

d'apparitions d'espèces, un « état » sacré d'où, à la limite, l'être humain devrait se voir éradiqué ou parqué.

Le choc de l'industrialisation et l'ère des masses ont conduit ensuite – c'est très significatif en France – à idéaliser le monde en disparition des campagnes. Avec une volonté très claire *réactionnaire*, de retour en arrière vers un monde censé être plus humain. On oublie volontiers les conditions de vie très dures des campagnes (devenir ouvrier permettait d'accéder à hygiène et logements), où les ouvriers sans terre étaient quasiment des esclaves sans droits louant leurs bras et où les villages bruissaient aussi de haines et de vengeances racontées par les romanciers du XIXe siècle. Cette nostalgie du « petit clocher » rassemblant toutes les personnes de bonne volonté dans un rapport « sain » à la nature va triompher des années 1930 au années 1980. Il n'est pas du tout étonnant que ce petit clocher ait servi pour une affiche de Bernard Villemot pour Philippe Pétain en 1941 et, quarante ans après, pour la célèbre « Force tranquille » de Jacques Séguéla en 1981.

Disons-le, le grand mouvement de contestation de la société de consommation des années 1960 et 1970 a présidé, pour les sociétés riches, à une idéalisation de la nature dans une opposition ville-campagne. Il s'agit probablement de la maladie infantile de l'écologie. Nature sacrée et refus nostalgique du monde des villes peuvent-ils être les deux seules entrées culturelles de l'écologie ?



Biodiversité et culturodiversité : des identités variées, composites, évolutives, pas normées, dans le réveil du local

Une écologie culturelle se fonde sur le rapport de l'être humain avec son environnement, c'est-à-dire un continuum humain-faune-flore-minéraux-cosmos. L'humain, l'individu, est un élément de l'environnement : voilà la conception animiste très ancienne ; voilà le mode opératoire des scientifiques aujourd'hui. Deux notions caractérisent alors les priorités, pour les humains comme pour l'environnement : diversité et mouvement.

Voilà bien le moyen de contrer un passé fâcheux : contre l'immobilisme conservatoire et la nostalgie réactionnaire, promouvoir l'évolution et la diversité. C'est pourquoi, il ne suffit pas de défendre la diversité, mais de *diversifier la diversité*. Défendre la diversité consiste à préserver des modes de vie figés. Rappelons l'outrecuidance occidentale qui consiste à partir d'études de comportement réalisées dans les années 1930 (Marcel Griaule chez les Dogons) à demander aux populations de singer pour l'éternité leurs comportements de cette époque. Comme si nous demandions aux habitants de Quimper de vivre définitivement comme il y a 70 ans. L'Afrique possède une histoire longue (la

plus longue du globe d'ailleurs, puisque *homo sapiens* serait parti d'Afrique voilà 60 000 ans pour peupler progressivement tous les continents), comme l'Amazonie. Elle a le droit d'évoluer à sa guise (c'est là souvent le problème avec le *néocolonialisme caritatif*). En tout cas, le *déni d'histoire* doit cesser.

De la même manière, échapper aux communautarismes fermés et au folklorisme suppose de comprendre les *identités imbriquées* des individus : on peut être de Limoges, juive, passionnée de polar, aimant la cuisine japonaise, française, européenne et spécialiste des Inuits. Et évoluer, changer dans sa vie. C'est bien cette diversification de la diversité, c'est-à-dire une diversité en mouvement qui permet d'avoir une vision ouverte de la société et du monde.

Alors, le *retour nécessaire au local*, à notre *monde visible* – ce qui nous entoure directement – prend un autre sens. Il correspond à ce sur quoi nous pouvons agir. Il induit des comportements de *consommatrice ou consommateur actifs* et un rôle social de tous. Cela n'empêchera pas la volonté de mise à l'écart de la part d'individus ermites ou de communautés fermées aux conceptions religieuses ou philosophiques volontairement arrêtées. Mais chacune et chacun prend conscience de son pouvoir sur la vie commune, permet des expérimentations variées dans une conception fédéraliste des initiatives. La société du spectacle (Guy Debord) devient les *sociétés des spectateurs-acteurs* qui participent à la bourse mondiale médiatique.

Pourquoi construirait-on ou s'habillerait-on à Ouagadougou comme à Düsseldorf? Pourquoi appliquerait-on les mêmes structures économiques ou sociales? Des micro-marchés peuvent exister comme des micro-comportements. La question n'est pas une décroissance générale – difficilement compréhensible des peuples – mais le droit d'avoir des croissances diversifiées. Là encore, les conditions historiques, matérielles, climatiques, ne font pas de Quimper Nice, ni Vientiane New York. Dans ce cadre d'ailleurs, sauver les nomades sur notre planète et leurs modes de vie ou une population de Nouvelle-Papouasie ne suffit pas. Il importe de lutter partout contre la *normalisation comportementale*.

Les périls environnementaux sont l'occasion de rebattre les cartes, de repenser les modes de vie, d'arrêter l'uniformisation aveugle alors que chacune et chacun – dans les mégapoles comme dans les déserts – vivent dans des villages. Les **doubles mâchoires d'un piège conceptuel terrible sont ainsi écartées** : soit la mondialisation uniforme et injuste de la production de masse (en plus au détriment de l'environnement) ; soit la bunkerisation d'un repli sur soi autiste, d'une volonté de ne plus évoluer à travers des règles intangibles. Le retour au local avec un dialogue global permet au contraire de remettre en marche la capacité à imaginer : **bouger ici pour peser partout.**

Cela permet de perpétuer des langues, des postures, des habitats, des coutumes (sans les figer dans un inventaire du patrimoine immatériel à l'UNESCO, un conservatoire), tout en permettant des inventions et des innovations, tout en ne figeant pas dans le folklorisme : voilà le sens de la *cul-turodiversité*. Voilà aussi une manière de s'ériger contre le politically correct et l'intrusion inquisitoriale de plus en plus grande dans tous les aspects de la vie privée. Nous ne devons pas bâtir un grand hôpital planétaire d'assistés décer-velés clonés mais d'individus responsables qui agissent et évoluent.

Voilà enfin la nécessité de proclamer une conception *stratifiée de l'éducation*. C'est l'éducation et le savoir qui permettent le choix, mais faut-il éduquer par-tout de la même manière ? Les jeunes Dogons apprennent d'abord en dogon des savoirs dogons avant de passer aux langues nationales et internationales et aux savoirs généraux. Il est indéniable qu'un Wayana de Guyane vivant en forêt a plus d'utilité de connaître avant tout faune, flore, histoire de la forêt dans sa langue.

La diversification de la diversité et la lutte contre la norme participent donc d'un double mouvement : le réveil des actions locales et le fait de les faire savoir de façon globale dans la conscience d'une solidarité terrienne.



Penser la relativité et la globalité de l'environnement : dialogue local-global, ville-campagne et rétro-futuro

Restituer le mouvement, telle est la leçon de l'histoire. Face aux pensées figées et artificielles, il importe de se souvenir que les circulations de populations et les systèmes d'influences sont consubstantiels des activités humaines. Toutes les religions et toutes les philosophies ont une histoire. Il n'existe pas de civi-lisation « pure ». Toutes sont mouvantes et mortelles.

Avoir une pensée environnementale, c'est adopter une pensée de *solidarité globale*. Le néo-colonialisme auquel nous assistons consiste à décider en petit comité ce qui est bien pour toute la planète. Ainsi, des modes de vie, des éco-nomies destructrices non seulement de l'environnement mais des individus, sont propagées comme modèle unique partout. Il s'agit d'un vrai scandale conceptuel, comme si les Yaos obligeaient le monde entier à vivre comme des Yaos alors qu'ils sont majoritairement insatisfaits de leur mode de vie (ce qui n'est pas le cas en l'occurrence). Hold up planétaire sous couvert de bonne conscience caritative.

Face à cela, il importe de penser micro-attitudes. Mais tout cela dans un Pacte global minimum, dans une acceptation de règles mondiales pour la sur-vie collective, sorte de « work in progress » sur des questions comportementen-

tales (excision, contraception ou arrêt des brimades contre les homosexuels) comme du vivre-en-commun (pollutions ou agressions armées). Le droit-de-l'hommisme donneur perpétuel de leçons est inopérant et insupportable (surtout que l'Europe et les États-Unis ne sont pas des modèles en tout, loin de là). Il importe d'écouter de respecter, de parler, de s'inspirer les uns des autres pour des évolutions constantes. Ainsi le « penser global, agir local » de René Dubos s'inverse aussi : par le dialogue en réseau, le « penser local » irrigue « l'agir global ».

Voilà qui permet de remuer tous les paramètres et de cesser d'appliquer des barrières sans aucun sens comme pour les évidentes solidarités nécessaires villes-campagnes ou le *tri sélectif rétro-futuro*, entre pratiques anciennes et pratiques nouvelles, objets anciens, objets nouveaux, recyclages et novations.

Notre nouvelle ubiquité permet ce dialogue constant entre l'un et le tout, les passés et les futurs, l'ici et l'ailleurs. La *relativité* de l'environnement global c'est ça : une planète de choix où se conjuguent le particulier et le général. Pas l'arrêt de l'histoire dans une perfection concentrationnaire, mais le mouvement perpétuel, le fatalisme dynamique et la volonté d'explorer, d'expérimenter.



La culture fédératrice, c'est de l'image, de l'emploi et du lien social, c'est transformer le rapport travail-loisirs dans une conjugaison des générations

Nous avons donc compris les errements initiaux. Nous avons saisi l'importance de l'action individuelle locale contre la norme globale. Nous savons que notre action individuelle est en dialogue nécessaire avec des conceptions spatio-temporelles plus larges. Mais concrètement, basiquement, comment agir ? Qu'en déduire en terme de politique culturelle ? Quelle utilité sociale ?

D'abord que la culture est une notion large qui excède les produits culturels traditionnels. Il faudrait d'ailleurs rajouter un « s » et s'il existe un ministère de cela, que ce soit un *ministère des cultures* (sous-entendu de la diversité des expressions culturelles). La gastronomie (depuis le plat familial) est probablement au moins aussi importante que l'opéra. Elle touche tout le monde, comme les images, les musiques ou les parfums.

Ensuite, il existe des cultures de préservation et des cultures de création. Voilà probablement un des grands débats à mener. Faut-il reconstituer à grands frais toutes les églises, toutes les usines ou toutes les fermes pour en faire des Disneyland avec presque plus rien d'origine ? Ou permettre de choisir ce qu'on détruit, laisse en l'état et ce qu'on crée ? La muséification de la planète n'est pas souhaitable, ni pour les villes ni pour les espaces, même si des

zones entières doivent être protégées. Les cultures vivifient les inventions individuelles et collectives.

Les cultures font ainsi images. Ce sont des *totems locaux*. Les individus se choisissent mais aussi les collectivités. Leur intérêt est d'attirer et de s'identifier par des réalisations spécifiques. Depuis la Première Guerre mondiale, les Etats-Unis ont compris que la diffusion de leur image par le cinéma était de la propagande politique et de la publicité commerciale pour l'American Way of Life. Les cultures favorisent les productions locales et les économies locales, comme l'exportation de ces productions. Elles s'inscrivent dans un processus de « *Local Pride* » qui n'est pas une fierté clanique figée exclusive, un esprit de clocher étroit et raciste, mais une émulation constante pour innover, le montrer, le faire savoir et mobiliser. Les cultures, c'est de l'économie.

Une politique des cultures consiste donc dans une volonté de mobilisation et de réconciliation sociale. Elle est ouverte en permettant toutes les évolutions, c'est-à-dire qu'elle se situe à l'inverse de l'esprit communautariste fermé. Elle autorise toutes les pratiques non criminelles dans l'espace privé, comme toutes les croyances. Elle incite à changer le rapport travail-loisirs, en poussant les réflexions sur la nature même du travail et de ses produits et services, en pensant des entreprises éthiques et des administrations efficaces, en abolissant cette barrière stupide entre travail (le Mal) et loisirs (le Bien), en comprenant que l'injustice est aussi inefficace.

Une politique des cultures est un moyen d'aider à éduquer à des fonctions de base : maîtrise du corps et de la voix, vue, ouïe, goût, olfaction... Elle permet d'aider à se situer dans l'espace et dans le temps avec des histoires stratifiées et une géographie concentrique. Elle irrigue les savoirs et aide aux choix moraux et comportementaux. Elle proclame la valeur de ces savoirs – bien plus utiles que l'accumulation d'argent et le culte des apparences – , leur respect et la nécessité de toujours les bousculer : *une société de la connaissance et de la création comme modèles*.

Une politique des cultures aide également à la *conjugaison des âges* en permettant aux jeunes d'innover, de créer, mais en ne jetant pas les vieux valides comme des personnes inutiles socialement. Pas de retraites-couperets mais une vraie pensée évolutive et volontaire de l'utilité sociale.

Une politique des cultures enfin sert à dialoguer avec le monde, à la fois dans son espace linguistique (la francophonie, par exemple) et au-delà. C'est une vraie vitrine qui aide les productions et industries (culturelles ou non). C'est un facteur essentiel de propagation dans la Guerre mondiale médiatique à l'œuvre.

Rôle social et économique des cultures se complètent ainsi. L'enjeu d'une vision écologique de la question n'est pas marginal. C'est bien d'affirmer le

combat primordial pour défendre et diversifier la diversité. C'est celui d'une remise à plat de tous les paramètres spatio-temporels et d'un dialogue entre l'un et le tout. C'est enfin comprendre les rôles des cultures : innovation, lien social, économique, pédagogique, images d'individus et de territoires...

L'écologie mérite de sortir d'un passé frileux pour clairement affirmer une vision ouverte des cultures et leur aspect moteur. Plus que jamais, quand nous entendrons « sécurité, crise, peur », nous répondrons « justice, proximité, durabilité » en bougeant dans notre univers directement visible pour peser partout. Une planète juste et durable est l'objectif clair de celles et ceux voulant conjuguer social et préoccupations environnementales.

Laurent Gervereau

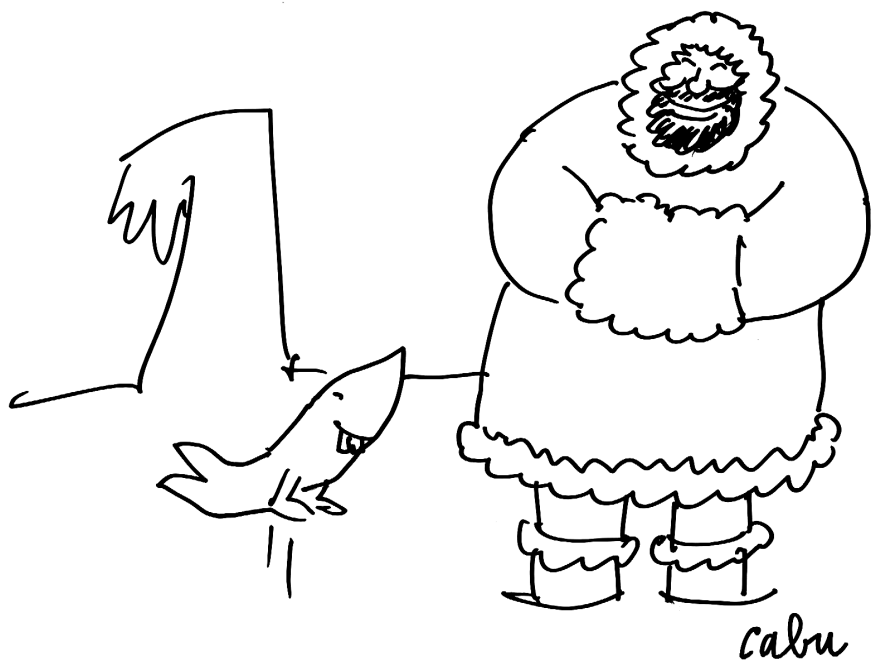
Vice-Président de la Fondation René Dumont

Directeur du Musée du Vivant

(premier musée international sur l'écologie et le développement durable)

Directeur du Centre international de recherches sur l'écologie (CIRE)

www.gervereau.com



10 propositions pour entrer dans le XXI^e siècle

L'insatisfaction est grande. Pourtant, avance-t-on des enjeux clairs concernant le futur ? Il semble plutôt que gérer correctement la pénurie et protéger des périls mondiaux soient les seules perspectives. L'heure est à la plainte, à l'impuissance, à la morosité ou à la dépression. Le discours rabâche les mots « crise » et « peur », tels des épouvantails aidés par l'hydre manipulatrice du terrorisme. Les libertés sont rognées et les comportements enfermés dans un « hygiénisme » général. Il est temps d'ouvrir les yeux.

Nous, **les plurofuturos**, voulons redonner du mouvement et de l'imagination, dans la lucidité : pessimisme dynamique. Conscients de l'environnement, nous nous savons **humains relatifs**. Responsables et curieux, nous réclamons le mouvement dans la justice locale et la solidarité globale : socio-ecolo-evolutionnistes (SEE). Et nous voulons résolument que cela se passe dans un cadre pluraliste, car nous refusons comme modèle général le totalitarisme de communautés autistes ayant arrêté définitivement leur mode de vie (le « monorétros »).

La France, par exemple, est un pays-monde avec une population aux identités imbriquées. Français, réveillez-vous ! Connaissez le passé long et stratifié de votre territoire et ouvrez-vous au monde tel qu'il bouge ! Finie la politique de l'autruche. Dans le cadre planétaire actuel où les économies sont interdépendantes et les périls globaux, il est ridicule de continuer à faire croire à un quelconque « pré carré » fermé possible. En revanche, priver une jeunesse et toute une société de perspectives, ne regarder que les aspects négatifs de la globalisation, faire croire à des solutions uniques même si elles sont insatisfaisantes, constituent des mensonges patents. **Les choses fonctionnent de telle manière parce que nous acceptons qu'elles fonctionnent de cette manière.**

Il est urgent donc de rétablir l'espoir et de se focaliser sur de vrais enjeux. Il est urgent de rétablir la responsabilité individuelle, la volonté, le courage et la dignité. Voici donc dix thèmes non hiérarchisés pour inviter à enfin entrer dans les questions de notre siècle, partout :

1 Disons-le, l'individu est la référence de base. Toute autre conception est forcément raciste puisqu'elle pré-suppose l'appartenance au groupe avant la définition individuelle. Et — nous l'avons vu — nous appartenons à différents groupes *simultanément* (identités imbriquées). L'individu reçoit des connaissances qui doivent lui permettre de se mouvoir dans son milieu et d'effectuer des choix. Cela suppose une éducation pratique partout et théorique pour comprendre différentes façons d'appréhender le monde *et* notre aventure collective. L'éducation (la boussole éducative) va du local au global. Elle est **pluraliste, comparatiste et évolutive** : lire, écrire, compter sûrement (moins utile en forêt amazonienne que les savoirs sur la flore et la faune), mais aussi connaître les différentes visions du monde, se situer géographiquement et dans le temps, se repérer musicalement et dans l'univers visuel. Le Tout conditionne l'un mais l'un pèse sur le Tout. Le savoir est une valeur et une quête sans fin.

2 L'individu adulte effectue des choix qui peuvent changer. La **diversité** est une valeur destinée à interdire les discriminations. La recherche de l'égalité des chances n'est pas un égalitarisme absurde, mais la possibilité pour chacune et chacun de développer des activités et des facultés variées. Le travail, l'effort, le dépassement de soi sont des valeurs, comme la capacité à jouir du quotidien. Nous devons sortir d'une crise de modèles liée au **news market** et à la **politique de l'affect**, surmontrant la bêtise, la veulerie, la plainte de bêtes de cirque exhibées, le caritatif sanctifié sans enquête sérieuse. Le savoir, l'effort, le courage, l'imagination, la liberté d'esprit doivent redevenir des modèles, comme le choix de l'intensité contre la durée insipide. De plus, une société qui prive sa jeunesse de perspectives, d'espoir, de mobilité, qui s'enfonce dans le **torticolis rétro** et la rapacité des mêmes têtes depuis trente ans nous expliquant qu'ils ont échoué mais qu'on ne peut pas faire mieux, cette société-là est en voie d'extinction dans un grand hôpital ou d'explosion.

3 Il n'est pas un type de comportement, d'organisation, de vision du monde, qui vaille d'être appliqué universellement. Il faut sortir d'un néo-colonialisme mental qui irrigue des « schémas de développement » appliqués artificiellement partout pour le « Bien » supposé des peuples, alors qu'ils créent misère matérielle et morale ailleurs. **La relativité** suppose de prendre en compte toutes les options, de choisir, d'évoluer: pas de société parfaite au temps arrêté. **Un regard ouvert ici/ailleurs** pour expérimenter ce qui paraît opératoire. Dans ce sens, tous nos comportements sont aussi revus avec le prisme d'un tri sélectif: anciens comportements ou objets conservés ou abandonnés, nouveaux choisis ou rejetés. Voilà le temps **rétro-futuro** qui s'annonce, notre nouvelle concordance des temps dynamique avec ouverture planétaire: spirale fossile inspirant des vaisseaux virtuels en image métaphorique.

4 Les deux grands enjeux à venir sont sociaux et environnementaux: **socio-ecolo**. Comment, d'une part, bâtir des sociétés hors d'un appauvrissement mental et d'une addiction consummatrice sans satisfaction avec, de l'autre côté, l'accumulation insensée de l'argent? Comment, de l'autre, comprendre que des périls nous assaillent (et les plus modestes en premier lieu) quotidiennement avec les pollutions ou la malbouffe? **L'écologie est une affaire de pauvres d'abord**. Comment oublier la destruction vertigineuse des modes de vie, laissant des individus désespérés, acculturés (et tout s'imbrique: ainsi favoriser l'agriculture vivrière contre les monocultures intensives, c'est aussi favoriser des modes de vie multiples)?

5 La grande révolution à venir est en fait le réveil des individus en réseau prenant conscience de leur pouvoir sur le « visible », sur leur environnement immédiat. Le niveau local devient l'enjeu fondamental du monde à venir, pas un local fermé sur lui-même et émietté mais

un local en dialogue mondial constant : **localglobal** ou **micro-macro**. Les Etats doivent négocier des pactes planétaires minimaux. Et les individus inventent leurs comportements : veut-on vivre et bâtir à Limoges comme à Lyon, à Pointe-à-Pitre comme à Casablanca ? **L'écologie culturelle** n'est pas une défense figée du passé folklorique (alors que toutes les cultures sont le fruit de transformations) mais la volonté de vivifier la diversité en permettant la **diversification de la diversité** sous impulsions individuelles.

6 Nous passons de la société du spectacle (ère de la télévision) aux **sociétés des spectateurs-acteurs** (temps d'Internet). Nos actes d'achat comme notre capacité d'informer changent totalement le paysage, dès lors que chacune et chacun a compris son pouvoir. Acheter des pommes ou des chaussures de proximité pour défendre des emplois, une qualité particulière et des savoir-faire a des conséquences directes : **consommateurs-acteurs**. Alerter sur des censures, des comportements non-éthiques, appeler à des boycotts, crée une démocratie directe salutaire et fait exploser la structure de l'offre d'informations avec des multi-regards.

7 L'économie est une technique. Nous avons inversé les priorités en mettant les techniciens comme décideurs : la maison doit être construite sous les ordres de l'architecte, pas du plombier. Il faut remettre l'économie sous la volonté politique. Cela permettra de trouver des solutions innovantes, de cesser le faux débat croissance/décroissance pour insister sur des **croissances diversifiées**, la vitalité de micro-marchés. Il faut aussi comprendre que la **séparation travail-loisir** n'est pas une dichotomie Enfer-Paradis, car le travail doit permettre la valorisation individuelle : chantier prioritaire pour les syndicats.

8 Les sociétés sans argent et sans Etat, souvent nomades, doivent être protégées, quand cela se peut encore. Leurs valeurs modestes sont à méditer. En tout cas, il faut cesser ailleurs les héritages des grandes fortunes, injustes, préjudiciables aux héritiers comme à la société. **L'injustice est inefficace économiquement.** Il faut affirmer l'importance d'**entreprises éthiques** (et même créer un label), éthiques dans leurs rapports avec les fournisseurs, dans le choix des produits et services, le respect de l'environnement, dans l'organisation de l'entreprise, la réflexion sur l'intérêt et la pénibilité des tâches et la répartition des bénéfices. Parallèlement, **les administrations ont obligation de justice et d'efficacité.** Payées par l'argent public, elles ont à justifier la pertinence de leurs actions (ce qui ne veut pas dire rentabilité) et à faire preuve de justice et transparence dans leur organisation (bannissons les fonctionnements occultes, concours à vie, absence de sanctions, nature du travail sans importance, mobilité impossible...)

9 De plus en plus, l'allongement de la durée de la vie pose des questions totalement nouvelles concernant la coordination des âges : **concordance des âges.** Il faut probablement distinguer un troisième et un quatrième âge, celui de la mobilité et celui de la maladie ou de la préparation longue de la fin inéluctable. Peut-on soudainement déclarer inaptes au travail des femmes et des hommes dont la lucidité, le savoir-faire, sont des valeurs précieuses et qui souhaitent rester utiles ? L'utilité sociale du troisième âge reste fondamentale (travail à temps partiel ou d'intérêt général et familial). Il faut ainsi cesser d'instaurer un couperet social radical nommé « retraite », jetant à la rue les bras ballants des personnes efficaces et curieuses, voulant les parquer en consommateurs égoïstes ou en solitaires survivant tant bien que mal. Quant au quatrième âge, les familles doivent être aidées et accompagnées pour ce qui est souvent une épreuve longue, difficile à assumer en plus de ses propres responsabilités et moralement très déstabilisante. L'euthanasie, comme le suicide, restent de vrais choix individuels de dignité. Il serait par ailleurs juste, après consultation médicale, de ne plus donner le droit de vote aux personnes dont la lucidité est altérée – comme les moins de 18 ans ne votent pas.

10 Pour résumer tous ces aspects, diversifier la diversité est un combat pour l'évolution perpétuelle, le mouvement, le changement. Cela suppose plusieurs principes essentiels. Le premier consiste dans l'éducation : une **éducation ouverte** qui offre des connaissances sur son univers local et permet de confronter des compréhensions de la planète et de l'univers. Elle est un **apprentissage tout au long de la vie**, dans une conception évolutionniste et expérimentale de notre être-au-monde : ce qu'il peut y avoir de plus beau dans la démarche modeste de la science —loin du scientisme.

Le second principe est de ne pas accepter qu'une religion ou une philosophie impose unilatéralement des attitudes et une organisation à la société. Notre **antireligion (le refus de tout principe religieux) conduit logiquement à accepter la pluralité de convictions et de pratiques dans l'espace privé et à un niveau planétaire**. Cela n'est pas partagé partout et nous aurons probablement des îlots, des blocs durs comme les Amishs, mais aussi à plus grande échelle. L'enjeu est alors de permettre des points d'accord pour un **Pacte de comportement terrien** (réussir à interdire partout l'excision, par exemple, le meurtre, la répression de l'homosexualité ou l'agression armée, transformer toutes les armées en une police globale...).

Le troisième principe est, dans notre ubiquité constante, d'arriver à viabiliser l'information. Cela induit d'avoir davantage encore de sources pour diversifier ce qui fait événement —de sources s'entraînant en réseau à pointer les rumeurs et les dysfonctionnements – et d'entretenir des professionnels en organes concurrents pour enquêter, valider, propager des analyses variées. La diversité est un combat, au temps où l'accumulation est à la fois une accumulation des mêmes choses répétées et où la différence se révèle inaudible dans les modes médiatiques. **La guerre mondiale médiatique est en effet ouverte**. Nous devons alors privilégier notre action locale, sur notre univers directement visible, et le faire savoir, diffuser et découvrir.

Nous sommes ainsi très nombreux à ne pas nous satisfaire des discours et manières de vivre ambiants. Désormais, partout où on voudra nous bourrer le crâne avec des slogans pour citoyens passifs tels que « sécurité, crise, peur », nous répondrons « justice, proximité, durabilité », en défendant l'innovation contre tous les torticolis rétros.

SEE veut dire Socio-Ecolo-Evolutionists. Ce sigle a été lancé au Brésil et au Canada. Il rassemble de façon informelle toutes celles et tous ceux qui veulent lier la justice avec une planète durable, qui ont une conscience d'être des « humains relatifs », qui souhaitent la pluralité de visions du monde. Ces « plurofuturos » (pluralistes et évolutionnistes) refusent les conceptions figées des « monorétros » : passésistes d'un Paradis perdu et voulant bâtir des sociétés aux règles intangibles, fermées.

Alors, ce petit livre donne quelques clefs pour penser par soi-même, diversifier la diversité, évoluer.

Continuez le débat et soutenez sur :

www.fauteuiltronik.com

www.gervereau.com